



📍 ACCUEIL » ARTS & PHILOSOPHIE » **Lettres** » Ce que Ramuz, Chappaz et Chessex doivent à la Bible

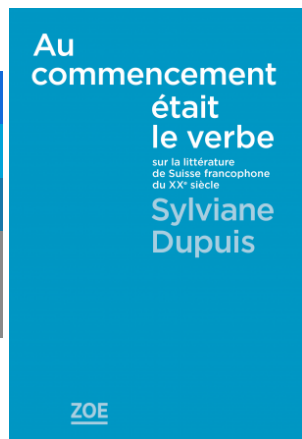
Recherche...

🕒 dimanche, 27 juin 2021 09:36

Ce que Ramuz, Chappaz et Chessex doivent à la Bible

👤 Écrit par [Lucas Vuilleumier/Protestinfo](#)

TI Taille De Police 🔍 ⬅️ ➡️ +



Sylviane Dupuis analyse, dans un essai de haute tenue, l'influence des Écritures sur la littérature romande du XXe siècle, de Chessex à Ramuz, de Bille à Chappaz. «Réserve d'images, de fables, de figures ou de préceptes», la Bible a été, au cours du XXe siècle, un foisonnant abreuvoir pour les écrivains romands. Bien que majoritairement agnostiques, les auteurs de Suisse romande n'ont pas fait l'impasse sur les deux Testaments et sur ce que ces derniers ont injecté dans leur chair et dans leur langue. Au point d'y faire largement référence.

Pensons au «Pasteur Burg» d'un Jacques Chessex fier de ses initiales christiques, au «Match Valais-Judée» de Maurice Chappaz, qui compare la plaine du Rhône avec la Terre promise, en passant par les romans apocalyptiques de Charles Ferdinand Ramuz et l'audacieux projet de Catherine Colomb de «récrire la Bible». Dans *Au commencement était le verbe*, Sylviane Dupuis, écrivaine et professeure de littérature suisse romande à l'Université de Genève de 2004 à 2018, cartographie le rapport au Livre de ces auteurs. Un essai qui se veut littéraire, pas théologique, où elle explique pourquoi et comment l'espace littéraire romand, au siècle dernier, témoigne d'un mouvement allant «des Écritures à l'écriture». Interview.

Pourquoi la littérature romande, à l'inverse de la littérature moderne française, ne se distancie-t-elle pas de la Bible?

Sylviane Dupuis: En France, le surréalisme et les avant-gardes ont changé la donne; on assiste à une forme de rejet de la Bible, voire de la religion elle-même, dans la littérature. Il faut évidemment rappeler que dès la fin du XVIIIe siècle se conjuguent du côté français la Révolution et un postulat de laïcité déjà. J'ai été très frappée d'observer à quel point les auteurs romands n'ont pas connu ce processus d'éloignement par rapport à la référence biblique. Au contraire, elle est toujours là, même si elle est raillée ou «retournée» de manière subversive —et ce jusqu'à la profanation chez un Jacques Chessex. En effet, il n'est pas toujours question d'imiter le modèle biblique en le respectant.

La Suisse renvoie peut-être, parce qu'elle est restée très liée au monde paysan, à un ensemble de gestes traditionnels et à un paysage quotidien qui avaient encore, à l'époque, quelque chose de très biblique.

Paradoxalement, vous écrivez que cette référence biblique en Suisse ouvre parfois à plus d'originalité ou de folie qu'en France. Comment cela se fait-il?

C'est peut-être en partie parce qu'ils ou elles ont été marqués par certains livres de l'Ancien Testament, qui sont de grands poèmes, comme le livre de l'Apocalypse, que les écrivains romands ont fait preuve d'autant de singularité dans leurs textes. Dans le livre de Job ou les Psaumes, il y a un vrai lyrisme poétique, des images très concrètes, un rythme dans la langue. Mais cette liberté formelle chez les Romands est peut-être aussi due au fait que, n'ayant pas à correspondre à des critères éditoriaux français et étant en quelque sorte limités à la Suisse romande, certains auteurs d'ici, hommes ou femmes, se sont affranchis de toute idée de genre. Comme un Jean-Marc Lovay, qui quitte Gallimard après trois livres, refusant de rendre son style plus lisible pour le lectorat français, et qui est accueilli par les éditions Zoé, à Genève.

Faute d'auteurs issus de cantons réformés ou catholiques, la littérature romande est-elle l'espace où cultures catholique et protestante ne se sont jamais autant mêlées?

«Il ne faut pas, en effet, restreindre le champ littéraire romand à l'empreinte protestante. La Réforme a bien sûr essaimé dans l'espace culturel qui va de Genève à Neuchâtel en passant par le canton de Vaud, mais les cantons catholiques existent également. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y ait eu ce double rapport à la Bible, assez différent de part et d'autre, puisque les écrivains protestants vont insister sur l'Ancien Testament, tandis que les catholiques sont plus tournés vers les Évangiles et le Nouveau Testament. Il y a donc eu, tout à la fois, une empreinte protestante et réformée ou catholique, et une influence réciproque, jusqu'à un certain point, entre les auteurs. Le professeur de littérature française Roger Francillon parlait d'une «protestantisation» du catholicisme romand. Je crois que cela joue dans les deux sens.

Si la littérature romande du XXe siècle est truffée de références bibliques, relève-t-elle pour autant d'une recherche spirituelle?

vers le sens poétique ou le verbe divin vers la littérature, «l'unique autre monde possible», selon Lovay, me paraîtrait convenir à beaucoup d'auteurs romans.

Chez Ramuz, on retrouve d'ailleurs l'espoir toujours contrarié d'atteindre par l'écriture une perfection «éternelle». L'écrivain se prend-il pour Dieu?

Il est clair qu'au début du XXe siècle, il y a un transfert de la religion vers l'art. On le voit aussi chez Proust. En Suisse romande, ce travail, c'est vraiment Ramuz qui l'initie de la façon la plus originale et la plus neuve en recourant sans cesse, à l'arrière-plan, au texte biblique, mais en le transposant dans le domaine de l'écriture romanesque. C'est l'écriture qui devient porteuse du sens. Et donc d'un désir de perfection et d'absolu qui existait dans la religion et se voit relayé par le travail littéraire. Quant au fantasme d'être Dieu en écrivant, il accompagne la littérature depuis toujours, le poète ou l'écrivain se mettant à la place de Dieu pour créer. Balzac l'a dit: être romancier, c'est usurper sur Dieu.

On voit chez Chappaz, Bille ou Ramuz une comparaison entre les lieux et images bibliques et la réalité suisse. Y aurait-il dans les paysages suisses quelque chose de profondément bibliques?

C'est un peu ce que suggère Chappaz, en effet. Il voit la plaine du Rhône comme une sorte de nouvelle Judée, quand Corinna Bille y voit une «terre de la Genèse». Il y a donc fusion imaginaire entre le paysage réel et le paysage biblique, mais je ne crois pas que ce soit vraiment parce que la Suisse ressemble au décor biblique. L'imaginaire de ces trois écrivains étant profondément imprégné de la lecture de la Bible, ils la projettent sur le paysage et, en quelque sorte, lui insufflent une substance biblique. Toutefois, la Suisse renvoie peut-être, parce qu'elle est restée très liée au monde paysan, à un ensemble de gestes traditionnels et à un paysage quotidien qui avaient encore, à l'époque, quelque chose de très biblique.

Jacques Chessex semble avoir dit tout et son contraire sur sa foi dans une production littéraire gorgée de références bibliques. La lecture complète de son œuvre nous permet-elle de trancher sur sa croyance en Dieu?

Non. On se demande vraiment s'il joue de bout en bout avec ces références, ce matériau, tout ce bagage biblique qui est en lui, en s'en servant uniquement pour en tirer de l'écriture, ou s'il s'agit aussi, jusqu'à la fin, d'un questionnement sur l'existence ou non de Dieu. Difficile de trancher. Ma lecture serait plutôt que cette manière paradoxale qu'a Chessex d'être à la fois dans le blasphème et le «désir de Dieu» recouvrait une angoisse, fondamentale chez lui, du vide et du néant.

Sylviane Dupuis, *Au commencement était le verbe*, Genève, Zoé 2021, 255 p.



Les éditions ZOE, collection poche, proposent en 2021 des rééditions de nouvelles de C.F. Ramuz, telles que publiées originellement.

Introductions de Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann

L'homme perdu dans le brouillard et autres nouvelles, 228 p.

Les femmes dans les vignes et autres nouvelles, 180 p.

Lu 6 fois

Lucas Vuilleumier/Protestinfo

Plus dans cette catégorie : [« Décès d'un poète: Philippe Jaccottet »](#) [Le traducteur et la métamorphose »](#)

[Retour en haut](#)

- ▶ [Cinéma](#)
- ▶ [Expositions](#)
- ➔ [Lettres](#)
- ▶ [Livres](#)
- ▶ [Musique et danse](#)
- ▶ [Philosophie](#)
- ▶ [Théâtre](#)

📧 NEWSLETTER

Le choix